

## Le tombeau d'Alexandre Jardin

Éric Chevillard

*Hesperis n° 6*

*Éditions Memini – automne 2000*

Pourquoi une telle résistance ? D'où me venait cette prévention qui si longtemps me tint éloigné de l'œuvre solaire d'Alexandre Jardin ? Oh, je n'en ferai pas mystère : elle se nourrissait d'amertume et de ressentiment. Voici en effet un écrivain de ma génération dont les livres séduisent à chaque fois trois cent mille ingénues — leur âme est un filet d'eau claire, leur peau un vélin vierge — tandis que les miens ne sont lus que par une poignée de mâles solitaires vraisemblablement malpropres et malodorants, tant obsédés par le fait littéraire qu'ils en négligent les soins de la plus élémentaire hygiène. Et tandis que les lectrices graciles d'Alexandre Jardin bronzent en lisant dans les squares ou sur les plages, nues presque, mes lecteurs s'emmitouflent dans les chambrettes cafardeuses de leurs interminables hivers et célibats sans fin où mes efforts parfois leur arrachent un pauvre sourire découvrant, j'aurais mieux fait de me taire, une dentition lamentable. Et si vous voyez dans la rue trois mignonnes aux fesses hautes, aux cheveux qui dansent, suivies par un bossu louche et cradingue, vous pouvez être sûrs que ce sont trois lectrices d'Alexandre Jardin filées en zigzag par l'un de mes plus fidèles lecteurs.

L'envie et l'humiliation expliquaient-elles seules ce mépris que je ne manquais jamais de proclamer haut et fort à chaque fois qu'il était question de lui ? Certes, il m'était arrivé aussi de feuilleter ses livres et, par exemple, celui qu'il consacre à son père duquel il exalte dès la première page *le cerveau énorme, obèse de folies*. Ce cerveau me dégoûtait un peu. Je me représentais un foie. Un foie malade, tuméfié, tirant sur le violet. Même Rimbaud n'aurait pas écrit ça, me disais-je. C'était assez dire la puissance de l'image. Un cerveau obèse de folie : mais après tout, effectivement, pourquoi l'obésité serait-elle l'apanage des Américains qui mangent trop gras ?

Puis je me suis risqué à ouvrir *Autobiographie d'un amour*, son dernier roman, et ce fut une expérience si forte, si intense, que je ne la saurais comparer qu'à celle de la Révélation divine, lorsque le jouisseur impénitent soudain touché par la grâce renonce à tous les plaisirs et s'en va dans le désert bouffer du sable. Godard le dit à propos du cinéma, on ne peut juger une œuvre que sur pièce, plan par plan, dans le détail. Je me propose donc d'apporter la preuve, citations à l'appui, de l'immense talent d'Alexandre Jardin — je dirais volontiers son génie si le terme n'avait été autant galvaudé, notamment pendant la Renaissance italienne. Je prétends démontrer que nous tenons avec lui l'un de nos écrivains les plus remarquables, n'en déplaise à ces esprits prétendument « supérieurs » (notez les guillemets, je vous prie) qui lui contestent le moindre intérêt. J'ai suffisamment fait la fine bouche pour savoir de quel rictus fielleux il s'agit.

Avant d'entrer dans le lard du sujet, un mot sur le titre de cet hommage. Il semblera peut-être prématuré d'édifier un Tombeau pour ce garçon toujours jeune, d'une santé insolente, et dont la main agile, nous l'espérons, taquinera longtemps encore l'adolescente, sa muse. Mon intention n'est évidemment pas de l'enterrer vivant, bien au contraire. Est-ce à dire que je m'apprête à déterrer un cadavre ? Une chose est sûre :

lorsque l'idée m'est venue de graver cet éloge, j'ai naturellement pensé au plus précieux des supports, le marbre. Ce Tombeau, devenues vieilles enfin, les lectrices de l'écrivain se chargeront de l'entretenir (tandis que tous mes lecteurs seront morts avant moi).

Le courage et l'audace m'ont manqué pour lire toute l'œuvre d'Alexandre Jardin. J'ai craint, je l'avoue, de me consumer corps et âme si je m'exposais trop longtemps à ce feu, de n'en pas supporter la brûlure (quelle fosse commune alors eût recueilli mes cendres ?). Je me contenterai donc de vous faire partager le bonheur que m'ont procuré les trois premières pages d'*Autobiographie d'un amour*, étincelant joyau noir, pur chef-d'œuvre, comme son titre déjà le laisse deviner. Cela commence ainsi :

Où est la vraie vie ? Cette question de jeune homme, qui rejette les émotions aquarellées, ne cessait de conduire Alexandre Rivière vers les femmes. L'amour, loin d'être une récréation, avait toujours été pour lui l'unique prétexte valable pour continuer d'exister, l'un des rares opiums capables d'atténuer son pessimisme joyeux.

Hein ? D'entrée, on voit à qui on a affaire. On ne sait par quel bout entonner notre éloge : l'audace du sujet (si peu abordé dans la littérature), la discrète apparition de l'auteur soi-même sous le masque de son personnage (Jardin / Rivière, on songe évidemment à Nerval : « ...ceint de grands parcs avec une rivière / baignant ses pieds... »), cette définition provocante de l'amour (*unique prétexte valable pour continuer d'exister*), l'adjectif qui fait image si violemment (cet *aquarellées* rageur aurait pu venir sous la brosse de Pierre Soulages) ou l'oxymoron final (l'éclair de ce court-circuit révèle toute la complexité du personnage, et peut-être de tout homme, au fond ?). Mais ça continue :

Le dégoût d'être né l'avait saisi très tôt ; seul son irrévocable penchant pour l'autre sexe l'en soulageait vraiment. Prisonnier de son officielle gaieté, Rivière agglomérait les plaisirs, distribuait autour de lui des occasions de jouir et de rire de tout, peut-être pour se persuader que vivre ne le chagrinait pas trop. Mais l'amour, à trente-deux ans, le tracassait comme une défaite annoncée.

N'est-ce pas ? On en reste confondu. Tout ce passage est d'une tristesse poignante. Une telle douleur impose le silence. Notons tout de même que, tel son héros courageux dans l'épreuve, l'auteur trouve encore la force (on ne sait où) de nous faire hurler de rire. *Rivière agglomérait les plaisirs* : voilà bien ce qu'on appelle un bonheur d'écriture, ou je ne m'y connais pas — comment ne pas tressaillir d'aise ? Il faudrait avoir accès au manuscrit (bienheureux chercheurs des siècles futurs !) mais je ne serais point surpris que Jardin ait longuement hésité entre les verbes *agglomérer*, *agglutiner* et *amalgamer* avant de trancher hardiment. Son irrévocable penchant pour l'autre sexe confirme ce que nous pressentions dans le premier paragraphe : c'est bien de la condition humaine même dont il est ici question. Or ce n'est pas fini :

Longtemps, la géographie des besoins de son épouse l'avait désorienté ; puis, après s'être saupoudré dans des liaisons diverses, Alexandre avait admis qu'on ne

rencontre les attentes d'une fille que pour trouver le vivant de la vie en essayant d'y répondre. Comme si les désirs essentiels de Jeanne, voire ses ressentiments, étaient ses plus grands maîtres à vieillir. Comme si, en touchant son dû d'intimité, sa femme le dédommageait de n'être qu'un homme. Seule une compagne osant les vraies questions et ne l'épargnant pas pouvait l'autoriser à fréquenter tout ce qu'il était, même les filigranes de sa personne. Sitôt qu'il fuyait les aspirations de sa moitié, Rivière se savait hémiparalysé.

C'est tout simplement prodigieux. Plutôt que de se disperser ou de s'éparpiller banalement, notre personnage *se saupoudre dans des liaisons diverses*, ce qui n'est pas chose facile, on en conviendra, et vaut bien le geste auguste du semeur. Le *vivant de la vie, les grands maîtres à vieillir* ou *les filigranes de sa personne* sont des visions de poète (Comment ne pas évoquer Novalis ? En s'en gardant bien ? Oui, c'est une solution). *Son dû d'intimité, le dédommageait d'être un homme* : Jardin jette ici les bases d'une construction métaphorique fascinante (j'y reviendrai). La dernière phrase est d'une beauté à couper le souffle. Depuis Eugène Labiche, aucun écrivain n'avait osé employer ce terme, *moitié*, qui, certes, a un peu vieilli et désigne plutôt pour nous l'épouse moite et mafflue avec bigoudis d'un fabricant en gros de vases de nuit. Il faut toute la virtuosité lexicale de Jardin pour lui rendre son innocence et sa fraîcheur natives. Le quatrième agglomérat de plaisirs est digne des trois premiers, lisez plutôt :

Avec ferveur, Alexandre avait donc espéré pendant sept ans que son mariage ferait de lui un mieux que lui. Il aspirait à se laver de son égoïsme, à se donner plutôt qu'à se prêter, à deviner les incompréhensions qui s'ennuyaient dans sa femme. Cette cure de vérité devait, il l'espérait, lui révéler ses propres besoins, l'exonérer de la tentation d'être ordinaire et l'extirper de son existence moelleuse d'instituteur avachi sous les tropiques, aux Nouvelles-Hébrides exactement. Vers la trentaine, Rivière dut cependant convenir que leur amour, parti fringant et gavé de promesses, trempait désormais dans un égout de compromis. Lui, Alexandre Rivière, ne serait jamais le vrai nom du bonheur de Jeanne.

Je vous laisse essayer vos larmes (il faudrait être de pierre pour n'en pas verser quelques-unes)... Allons-y : *ferait de lui un mieux que lui*, n'est-ce pas l'ambition de l'auteur lui-même qui transparaît dans cet aveu touchant ? L'effort de l'écrivain au travail est d'ailleurs perceptible tout du long : ces pépites ont été laborieusement extraites par un tâcheron opiniâtre. *Il aspirait à se laver* est à tout le moins une curieuse manière de s'y prendre, mais Jardin est coutumier de ces contre-pieds sémantiques destinés à empêcher que s'installe un confort de lecture tout à fait opposé à sa philosophie, puisqu'il convient plutôt, si je lis bien, de mordre dans la vie à pleines dents quitte à y laisser sa plume. La métaphore économique est délicatement filée (*exonérer de la tentation d'être ordinaire*) : de la dentelle. Que dire des *incompréhensions qui s'ennuyaient dans sa femme* ? Combien étaient-elles ? S'agirait-il des trois cent mille lectrices de l'auteur, lequel leur adresserait ici un clin d'œil complice ? *Leur amour gavé de promesses, un égout de compromis* : il y a dans l'œuvre entière une problématique de la digestion difficile affrontée sans détours, on se dit parfois que chaque phrase appelle la délivrance d'un rot : la force de Jardin est de n'y point céder. Il enfle, il s'empourpre, la sueur à son front perle, mais il se contient. Comme les précédents, le

paragraphe se clôt sur une formule récapitulative bien frappée. Poursuivons :

Possédée dans des rancœurs intactes qui avaient fini par lui coûter son sourire, Jeanne présentait désormais un regard en retrait, un visage clos. Le soir, très absente dans ses bras, elle lui faisait encore l'aumône de son corps mais sans rien livrer d'elle-même. Au lit, toute en négligences hâtives, Jeanne ne l'entraînait plus vers cette malaria de désir qui, jadis, les essoufflait de volupté. L'amour physique bâclé, pratiqué avec mépris, était la dernière morsure qu'elle pouvait lui infliger, sa façon de lui reprocher de n'être pas plus homme. Cette proximité lointaine, cette lenteur qu'elle lui refusait, ses profils toujours fuyants lui devenaient chaque jour des crève-cœur. Il en souffrait ! Et en perdait l'estime de sa juvénile personne.

Je ne risque rien à affirmer que ce passage est l'un des plus beaux de l'œuvre jardinière. La métaphore financière est décidément d'un excellent rapport (*coûter son sourire, l'aumône de son cœur*), mais c'est dans la description des étreintes décevantes d'Alexandre et de Jeanne que l'auteur atteint le sommet de son art poétique. Il y a d'abord le sublime *très absente dans ses bras* qui donne littéralement le vertige : mais où peut-elle bien être alors, Jeanne, dans ces moments-là, dans quels limbes au-delà de l'absence ? Pour moi, j'ai l'impression que mes commentaires sont superflus, que le texte, comme toutes les grandes œuvres, se suffit à lui-même (excessivement peut-être). Mais, cela semble incroyable, il se trouve bel et bien des lecteurs qui ne voient pas ce qui pourtant saute aux yeux (certains de ces crapauds font même des bonds qui dépassent l'imagination) et traversent Jardin comme si de rien n'était. *Négligences hâtives, malaria de désir, proximité lointaine* (deuxième oxymoron, une figure acrobatique que notre auteur réussit à tous les coups avec une merveilleuse aisance, fruit, on s'en doute, d'un énorme travail à l'entraînement) ou, plus loin justement, *diètes de silence, horizons disponibles* : autant de tours de force stylistiques proprement ahurissants. Et *l'amour physique bâclé* considéré comme une *morsure*, voilà encore une notation qui en dit assez long sur le sens de l'image et des équivalences dont témoigne à chaque instant son œuvre littéraire (précision nécessaire, car Jardin est aussi un cinéaste de premier ordre). Voyez encore :

Sitôt qu'Alexandre lui reparlait d'amour, elle ironisait au canif, dépiautait ses fautes, révoquait ses attentions, le licenciait presque. Avec cruauté, elle se remboursait de la confiance naïve et sublime qu'elle lui avait donnée autrefois. Par allusions brèves, Jeanne le diminuait alors avec la rage exaspérée d'une emmerdée plus que d'une emmerdeuse ; elle l'éclaboussait de désaccords. Toutes les fois qu'il s'appliquait à interrompre ce naufrage au ralenti, par des tentatives funambulesques qui satisfaisaient ses priorités plus que les siennes, elle répondait par des diètes de silence, des regards désœuvrés qui faisaient écran entre eux. Jeanne ne croyait plus en ses baisers ; elle séchait de déception.

Peut-être là commencez-vous à comprendre qu'il n'y a vraiment rien à ajouter ? Sinon que Proust a bien perdu son temps à écrire des phrases aussi longues et tordues quand tout peut être dit en quelques mots des complexités du cœur. Notre nouvel économiste ne chôme pas non plus dans ce passage (*le licenciait presque, elle se remboursait*). La

*rage exaspérée* est le pléonasme qui manquait encore (bien excusable cependant : que ne dit-on pas dans la colère ?). Soudain, une rupture lexicale inattendue fait l'effet d'un coup de canon (*d'une emmerdée plus que d'une emmerdeuse*). Après quoi, *Jeanne l'éclaboussait de désaccords*, ce qui est une autre prouesse (essayez voir). La phrase suivante ressortit sans doute à la conscience réflexive de l'auteur (*Toutes les fois qu'il s'appliquait à interrompre ce naufrage au ralenti, par des tentatives funambulesques*) : on doit la lire sans doute comme le début d'un aveu, mais la vague suivante hélas emporte le funambule (dont le grand tort fut de vouloir exercer son art sur un navire en perdition au lieu de fuir avec les autres rats). Cette phrase esquisse aussi une réflexion sur la crise identitaire dans le couple moderne, magistralement amenée (*ses priorités plus que les siennes*) : on ne sait plus qui est qui. Finissons-en :

Peu après leur arrivée dans les bleus de l'Océanie, à Port-Vila, sur l'un des confettis moites qui formaient à l'époque les Nouvelles-Hébrides, la douleur de Jeanne avait augmenté encore de se sentir si seule dans un archipel lent où tout incitait à partager de l'ineffable, à respirer ensemble. Comment aurait-elle pu hurler son chagrin au milieu d'une féerie pareille, dans un tel tintamarre de fleurs ? Les palétuviers, les palettes de coraux où il n'était question que de gaieté, les couleurs saturées des lagons, tous ces Gauguins lavés de soleil parlaient d'abandon, d'intimité réparée, d'horizons disponibles, tandis qu'elle crevait de cette solitude qui asphyxie les mal-compris. Le tam-tam sourd de l'absolu l'appelait vers une rencontre non capitonnée, un amour tissé de vérités dangereuses pour soi et pour l'autre, rempli de rires qui leur étaient à présent inaccessibles. Entre eux, plus d'infini, rien que du sentiment découragé, le scandale de la médiocrité.

Est-il utile de commenter ce poème en prose ? Je ne me consolerais pas de l'esquinter en y touchant. Ce ne peut qu'être une construction fragile, cette chambre d'échos où résonnent *un tintamarre de fleurs* et *le tam-tam sourd de l'absolu*. (Suivent 218 pages aussi stupéfiantes. Lisez vous-mêmes. Qu'il me soit pourtant permis d'annoncer que l'histoire finira bien, si l'on en croit du moins les rhododendrons de la dernière page : « *Ils s'engageaient confiants dans l'étroit couloir du bonheur, en croyant aux rhododendrons de leur passion* ». Mais peut-on se fier à des rhododendrons ? Fourbe est parfois le rhododendron, cruel et sans pitié. Prudence.)

Enfin, puisque Jardin, avec l'à-propos qui le caractérise n'hésite pas à dénoncer, en conclusion de ce passage, le scandale de la médiocrité, comment ne pas rendre ici l'hommage qu'il mérite à son éditeur, Gallimard ? La maison d'édition de Gide, de Céline, de Queneau ou de Michaux poursuit obstinément son rigoureux travail, et c'est une belle et émouvante leçon qu'elle nous donne, un exemple édifiant, en ces temps de commerce cynique et de confusion des valeurs. Je m'incline, et je dépose une gerbe obèse sur ce Tombeau.

**Éric Chevillard**